

Joseph Aquilino

« On était des résistants... Mais les carabinieri nous ont traité comme des chiens ! » dit Joseph Aquilino. Soupçonné d'être l'auteur d'attentats contre des militaires italiens, il est emmené à la villa La Cigale à Cagnes où il est torturé : « Je m'en souviens comme dans un rêve : un médecin s'est approché de moi, il a crié : "Vous l'avez tué!". Je préférerais être tué par eux plutôt que de parler et que ça soit mes camarades qui me tuent ! ».

Giuseppe Aquilino s'est engagé très tôt dans la résistance et fait preuve d'une redoutable efficacité. Comme Cesare Blengino, c'est un immigré italien devenu Antibois. Ils constituent avec d'autres immigrés italiens de cette ville l'un des tous premiers groupes armés qui entrent en action au début de l'année 1943. Des bombes explosent dans des mess d'officiers ; des militants fascistes, des indicateurs sont abattus. En même temps, ces résistants sont les artisans d'un travail de propagande parmi les soldats italiens.

À la suite d'une dénonciation, Giuseppe Aquilino est arrêté le 25 juin 1943 avec plusieurs de son groupe. Il est condamné à mort par un tribunal militaire en juillet ; sa peine est ensuite commuée en 30 ans d'emprisonnement. Il est alors interné à la forteresse de Fossano dans le Piémont. Quand les Allemands envahissent l'Italie en septembre 1943, il est aussitôt déporté avec plusieurs camarades à Mauthausen. Il sera le seul à en revenir.

« Après le débarquement des Américains en Afrique du Nord, en novembre 1942, l'armée italienne est venue occuper toute la région. À Antibes, j'ai vu arriver les premières colonnes de blindés. C'était sur la route nationale, au chemin des Oliviers, au Val Carré. J'habitais juste à côté.

Il y avait aussi les copains. J'avais mon manteau en cuir, j'étais armé. On avait reçu des tracts. On devait les distribuer, on avait reçu les instructions. Les tracts étaient écrits en italien et disaient à peu près ceci : "Soldats italiens, ne combattez pas vos frères français...". Ils étaient vraiment bien faits : c'étaient des images pieuses, avec la Madonne ; à l'intérieur, il y avait écrit des textes contre l'occupation, contre le fascisme.

La colonne s'était arrêtée sur le chemin des Oliviers. Je n'ai pas beaucoup réfléchi. J'ai commencé, comme ça, à remonter la colonne des blindés et à distribuer mes tracts. Il y avait l'effet de la surprise. Les militaires n'ont pas eu le temps de se rendre compte que j'étais arrivé au bout de la colonne en face de l'hôpital d'Antibes. Personne ne m'avait arrêté. Et j'ai filé.

Ça n'a pas été la seule fois mais les autres fois, ça a été plus discret.

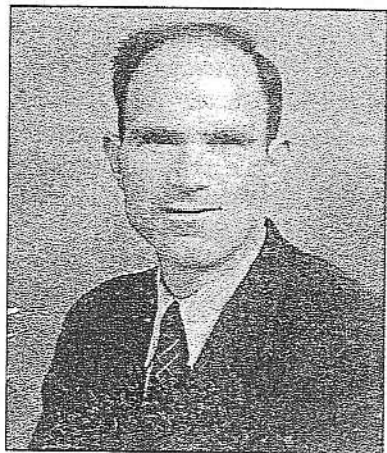
L'armée italienne était à Antibes, les soldats campaient juste à côté de la gare quand ils devaient prendre le train le lendemain. Dans mon groupe, il y avait Ange, le frère de François Pauselli¹⁸. On était souvent ensemble. Je lui disais : "Écoute, Ange, j'ai besoin de toi." Dans la nuit, on est parti à la gare. Après, il y avait partout des tracts dans la gare.

Il y avait aussi un Italien, dans l'armée, qui nous a aidés. C'était un anti-fasciste. On avait fait connaissance. Je l'avais invité chez moi. Il est venu manger chez moi mais il était armé quand même... C'était normal qu'il se méfie.

Avec sa complicité, on s'est occupé des trains. Un jour, le commandant des troupes avait ordonné le départ d'un régiment pour Toulon. Dans chaque wagon, dans chaque compartiment, des tracts avaient été déposés. C'est le militaire que j'avais invité chez moi qui avait fait ça.

On a fait du bon travail. On a attaqué les casernes, l'état-major. Et puis, j'ai été arrêté. Je suis passé devant le tribunal militaire. C'était à Breil. J'ai été condamné à la peine capitale avec mes camarades d'Antibes, Magliano et Guenno¹⁹, qui avaient été volontaires pour plastiquer les fascistes. C'était juste au moment de la chute de Mussolini en juillet 1943. On a espéré. J'ai été de nouveau condamné, cette fois, à 30 ans d'emprisonnement. Ça, c'était la justice italienne à l'époque.

Emilio Sereni, qui a été ministre à la libération, était avec nous au procès. Quand le tribunal a annoncé les condamnations, il s'est levé et a dit au président : "Vous avez condamné trois des nôtres à la peine capitale. Bientôt, vous rendrez compte de ce que vous avez fait devant le peuple italien."



Joseph Aquilino a la veille de la guerre.